

GILLES MORATON

*Marconi*  
*en personne*

PIRANHA



Dans la merveilleuse nation qui est celle où nous vivons désormais, on danse la valse dans une salle clandestine, on cache ses livres sous le plancher, et on rampe sur le faux plafond d'un appartement pour épier Marconi.

Béla, le narrateur de ce roman à plusieurs temps, noue une relation avec Roxane, qui valse. Lorsqu'elle est arrêtée, tous deux savent qu'elle ne ressortira pas de prison, sinon morte. Mais pour quelle raison est-elle emprisonnée ? Parce qu'elle valse ou parce qu'elle vit dans un appartement duquel il est possible d'observer Marconi ?

Avec humour, grâce à un style indirect très libre, l'auteur fait glisser nos repères comme ceux de Béla, entre réalité et rêveries, désirs et besoins, indifférence et curiosité : dans la ville nouvelle, Marconi est-il un homme libre ou un leurre, placé là par le pouvoir pour maintenir vivant l'espoir d'un autre monde possible – et annihiler toute velléité de réflexion, de contestation, de révolte ?



Né sur la rive nord de la Méditerranée (Aude), Gilles Moraton, fils d'immigrés espagnols, a été garçon de café, maître d'hôtel, vendeur d'encyclopédies, tailleur de vigne, vendangeur, manutentionnaire de caisses d'huîtres et vendeur de vin des Corbières avant de rejoindre les rangs des bibliothécaires-écrivains.

MARCONI  
EN PERSONNE

## Du même auteur

*Le Magasin des choses probables*, récit, L'Anabase, 1995

*La promiscuité des vaches est mauvaise pour la santé des jeunes filles*, roman,  
L'Anabase, 1995

*Au bord de la cage du monde*, poésie, L'Anabase, 1995

*Le Chemin de la plage*, nouvelles, Deyrolle, 1997

*Nina, un portrait*, récit, L'Anabase, 1999

*Les Passantes hollandaises*, nouvelles, L'Anabase, 2000

*Trois heures trente à feu vif*, roman, avec Fabrice Combes,  
Gallimard, 2002

*La Lithophage et autres portraits*, nouvelles,  
Les Presses littéraires, 2006

*Ma main droite*, théâtre, Éditions théâtrales, 2006

*Passeport pour la Chine*, textes et photos, Elytis, 2010

*En tuant Richard*, roman, Elytis, 2012

*Le Monde par les couilles*, roman, Elytis, 2013

*Pleurez sur moi*, théâtre, Verbieuses, 2015

*Bocal terminus*, théâtre, e-fractions, 2015

*La Machine élastique*, nouvelles, Le Chameau malin, 2020

Gilles Moraton



**MARCONI  
EN PERSONNE**

**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

*Pages 180-181 : L'incipit de La Métamorphose de Kafka  
est ici donné dans la traduction de Bernard Lortholary  
(GF-Flammarion, 1990).*

© Piranha Redux 2021

À Virginie



*Etiam innocentes cogit mentiri dolor.*

« La douleur force à mentir même les innocents. »

Publius Syrus, cité dans Montaigne,

*Essais*, livre II, V : *De la conscience*

« L'incertain est la première certitude  
de tout ce qui commence. »

Dorian Astor, *La Passion de l'incertitude*



Les sonneries répétitives et lancinantes des ascenseurs me laissaient indifférent. Comme le monde, autour. La police est venue la chercher. Ils m'ont emmené aussi mais libéré dès le lendemain. Dans la nuit j'ai entendu des cris monter des sous-sols. Je préfère ne pas penser à ce qui se passe la nuit dans ce commissariat. Ça ne me regarde pas. Si les gens sont en prison, c'est qu'ils ont tout fait pour s'y retrouver. Il ne faut pas se mêler des affaires qui ne nous regardent pas. Ces gens ont eu des parents qui ne les ont pas éduqués convenablement. Une bonne éducation doit prendre en compte le fait qu'il ne faut pas se mêler des affaires qui ne nous regardent pas. Ils ne m'ont même pas enfermé dans une cellule, c'est elle qui les intéressait, ils m'ont emmené parce que j'étais là, c'est tout, et toute la nuit j'ai entendu les lancinantes et répétitives sonneries des ascenseurs.

Le commissariat est l'endroit le plus moderne au monde.

Un ascenseur, ça ne tombe jamais. C'est pour ça que ça s'appelle un ascenseur. Mais si tu supposes qu'il va tomber, avec la poisse que tu te trimbales en ce moment, ça ne peut pas manquer, il tombera. Le seul ascenseur au monde à s'écraser au trente-sixième sous-sol, ce sera celui-là, parce que tu es dedans, et parce que tu y penses tellement fort que ça ne peut

pas ne pas se produire, autrement dit, si tu supposes qu'il va tomber, tu augmentes les risques réels pour qu'il tombe.

Passage obligatoire pour eux, interroger le témoin direct. Je les sentais sans conviction à mon égard. Ils m'ont posé deux ou trois questions, pour la forme. Mais corrects. Ils sont restés corrects, ne m'ont pas frappé ni insulté. La moindre des choses pour des policiers, on me dira. Je répondrai : Ça dépend. Ça dépend de la personne à laquelle les policiers ont affaire. On ne peut pas loger tout le monde à la même enseigne. Il faut savoir adopter un comportement déviant de la norme si l'on veut obtenir ce qu'on attend de certains individus déviants, c'est comme ça, je n'y peux rien et les méthodes des policiers ne me regardent pas. Ils ont vu aussi que je ne cherchais pas à ne pas répondre à leurs questions. Je répondais ce que je savais, immédiatement et sans détours. Pas la peine de biaiser. À un moment ou à un autre, ce genre de comportement te retombe dessus.

Je l'ai rencontrée dans un bar, en pleine nuit. Je devrais dire je l'ai trouvée. Elle était ivre, je l'ai ramenée chez elle. J'ai attendu le lendemain qu'elle se réveille, et quand elle s'est réveillée, le visage maquillé au scotch-brite, elle m'a demandé : Tu m'as baisée ? Non, je lui ai répondu, je t'ai ramenée chez toi mais je ne t'ai pas touchée. Elle m'a regardé comme rarement on regarde quelqu'un, avec un regard qui m'a filé l'impression d'être à poil devant elle, et puis elle m'a dit : Alors tu peux rester. Je suis resté et depuis nous avons souvent fait l'amour. Je ne peux pas dire que je l'aime, je ne sais pas ce que c'est. Je crois que c'est la même chose pour elle. Je ne sais pas non plus ce que c'est qu'être aimable, je ne sais pas si je peux être aimé, je ne sais pas si ça vaut le coup pour une femme de m'aimer.

En réalité, je ne sais pas grand-chose de ces affaires-là, je n'y ai jamais prêté une grande attention, les choses se font ou elles ne se font pas, le reste, c'est de l'enrobage.

Mais on s'amuse bien tous les deux, au lit.

Je devrais dire, on s'amusait bien.

Rien dans mon passé, depuis même avant ma naissance, rien ne pouvait laisser présager que je pourrais un jour devenir déviant. *Clean* de la pointe des cheveux au bout des orteils. Mon seul tort a été de la rencontrer. La seule tache à mon dossier. Ils n'ont pas insisté. Un policier ne peut pas vous reprocher de rencontrer une fille dont vous ne savez pas à l'avance qu'elle est en lutte intérieure ; les policiers aussi ont des besoins physiologiques.

L'un d'eux, mais pas Jack, un autre, l'un d'eux a essayé mollement de me dire que j'aurais dû comprendre. Comprendre quoi, monsieur l'agent ? Comprendre. Que vous n'aviez pas affaire à une fille normale, qu'elle n'est pas comme les autres, que ça se voit tout de suite, que patati, que patata, et qu'un vrai citoyen ne doit pas s'approcher de gens comme ça. Je m'excuse, monsieur l'agent, je ferai plus attention la prochaine fois.

J'essaie de me rendre confuses les choses.

Ne plus savoir où j'en suis m'aide à me repérer.

Tu rencontres une fille, affaire pliée, tu fais pas attention et le lendemain tu te retrouves en taule. Aussi, pourquoi est-ce que ça n'est pas écrit sur les gens ? Avec une petite étiquette épinglée sur les pulls. Attention femme dangereuse. Voilà, et malgré l'arrogance des seins, tu regardes ailleurs et tu passes ton chemin.

Tu te dis qu'un ascenseur ne doit pas mettre plus de sept secondes pour tomber, peut-être huit mais pas plus, il gagne en vitesse au fur et à mesure de sa chute. Ça doit être écrit quelque part dans un bouquin de physique, un poids prend de la vitesse en tombant. Tu veux en profiter pour t'accrocher quelque part, tu te dis, gagné par la peur de mourir au cours de cette poignée de secondes qui vient de commencer, que la loi de la chute des corps aidant, c'est le bas de la cabine qui s'écrasera en premier, le reste suivra en accordéon. Parce qu'il y a là, qui longe le haut de la cabine, une arête d'acier recourbée assez large pour y passer les doigts et autoriser une traction vers le haut, ce qui permettrait, dans les sept secondes de la chute, de s'y accrocher, une main de chaque côté, et de se hisser vers le haut de la cabine, comme un gymnaste aux anneaux fait la croix de fer, ce qui te ferait gagner environ une demi-seconde de vie.

Une demi-seconde de vie, ce n'est pas rien.

Mais je ne sais pas si mes muscles piètrement entretenus tracteraient mon corps tout entier.

Le lendemain je suis retourné à la prison. J'ai un peu parlé avec Jack et ils m'ont laissé entrer. Jack, c'est le policier qui m'avait interrogé à notre arrivée au commissariat. Un type bien, incontestablement. Il m'a dit : Tu devrais arrêter de t'intéresser à cette fille, ça va t'attirer vers le fond, cette fille, aujourd'hui, c'est un bâton merdeux, personne ne veut prendre sa défense, on ne sait même pas si on pourra lui trouver un avocat. Mais qu'est-ce qu'elle a fait ? j'ai demandé. À mes yeux, danser la valse avec un inconnu n'était pas un acte d'une si grande gravité. Jack s'est contenté de me regarder sans rien dire. Malgré son air bonhomme, le regard s'était fait glacial. Il a insisté : Tu ne devrais même pas revenir ici, on va finir par trouver ça suspect.

C'est quoi, le fond? On n'y est pas déjà?  
Jack n'a pas commenté.

Elle m'a peu parlé d'elle, je n'ai pas pu aider les policiers. À peine si je sais qu'elle a fait des études scientifiques et qu'elle travaille dans un cabinet de géomètre. Capable de lire n'importe quel plan. Je devrais dire «travaillait». Je suis rentré chez nous et j'ai fouillé ses affaires, juste pour voir. Je n'ai rien trouvé. Les policiers aussi ont fouillé, avec moins de délicatesse que moi, ils ont éventré le matelas et renversé tous les livres de la bibliothèque. Ils n'ont rien trouvé non plus. Ne se sont pas intéressés au titre des livres ni à leur contenu. Sans doute faisant cela en auraient-ils appris beaucoup sur elle, mais ils ne l'ont pas fait.

En vérité, je ne sais même pas pourquoi je suis allé à ce rendez-vous dont je connaissais à l'avance l'issue, ce rendez-vous qui m'a forcé à prendre l'ascenseur. Et l'autre, là-haut, ne vous inquiétez pas, on vous écrira, combien de fois ai-je entendu cette phrase... Et jamais on ne m'écrit, jamais depuis le début aucun de ces types ne m'a écrit, alors pourquoi continuer à monter dans des ascenseurs, prendre ce risque insensé de monter dans un ascenseur pour s'entendre dire «on vous écrira»? Une façon pour eux de dire tire-toi, on veut plus voir ta gueule dans les parages. Ces types-là n'ont aucune empathie, je ne sais pas comment ils se supportent eux-mêmes en se croisant dans un miroir, comment ils n'arrivent pas plus vite au dégoût de soi.

Après l'avoir portée sur mon dos, le premier soir, je l'ai déshabillée et lavée. Je me suis dit alors que j'aimerais parcourir ce corps pour l'amour. Mais j'ai besoin qu'on me dise oui,

pour ça. Je suis resté. Pour moi, il n'y a pas tellement de différence entre deux corps de femme, ils sont chauds en général, je ne vois pas pourquoi j'en choisirais un plutôt qu'un autre. Là c'était l'occasion. Je crois que c'était pareil pour elle, entre deux sexes d'homme, il n'y a pas grande différence quand on sait à peu près s'en servir. Alors elle m'a gardé. Nous nous sommes bien trouvés, elle m'avait sous la main.

Le lendemain je lui ai demandé : Pourquoi tu bois autant ? Elle m'a dit : Je bois tous les vendredis de dix heures du soir à quatre heures du matin, jusqu'à ce que je m'endorme. C'est un rituel de moi à moi. Je suis bien tombée cette fois, le plus souvent c'est un salaud qui me ramène, soit il me viole soit il me vole, soit les deux. Ou personne. S'il n'y a personne, le barman me laisse dans un coin jusqu'au lendemain. Je bois parce que tout me donne envie de boire. Je bois parce qu'en buvant je ne suis nulle part, le monde n'existe pas, tu devrais te barrer, ils ne vont pas tarder.

Un ascenseur, c'est une sorte de boîte de conserve géante en un peu moins solide, quand on y pense. Faut voir le sourire crispé des sardines quand on ouvre la boîte.

S'agissant du corps féminin, je n'ai aucune poésie en moi. Je n'étais pas comme ça avant, je le suis devenu, je me suis forcé à devenir comme ça. Je lis des niaiseries à ce sujet qui me feraient rire si elles n'avaient pas tant de conséquences. Parce qu'ensuite, la plupart des femmes attendent une concordance entre le désir de romantisme diffusé partout et les actes masculins. C'est tellement pratique qu'on s'intéresse d'abord aux petits émois de nos êtres. Moi, ça m'est égal, si elles ne me veulent pas comme je suis, elles me laissent.

Il est mieux sans doute pour la bonne marche du monde qu'on s'attache d'abord au futile.

Personne ne m'oblige à monter dans un ascenseur, mais je ne veux pas donner une image négative de moi si par hasard, débouchant de la porte palière au vingt-huitième étage, je tombais sur un des leurs. Que penserait ce type ? On ne monte pas vingt-huit étages à pied si on n'a pas un problème, un type qui a peur de prendre l'ascenseur n'est pas digne d'être des nôtres, voilà ce qu'il penserait, il faut du courage pour être des nôtres, il faut savoir lutter contre ses démons intérieurs, quelqu'un qui ne sait pas lutter contre ses démons intérieurs est incapable de prendre les bonnes décisions. Alors, je prends l'ascenseur.

Une semaine avant que la police vienne nous chercher, on avait parlé comme ça :

« Ils vont venir, je le sais, ils vont venir m'arrêter.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai dansé la valse.

— Tu sais danser la valse, toi ?

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Je trouve ça extraordinaire de savoir danser la valse.

— Je te raconterai, mais pas maintenant.

— Je ne suis pas sûr de vouloir savoir. »

Elle a ri mais j'ai bien vu que ça n'était pas un vrai rire.  
« Ça ne te concerne pas, c'est moi qu'ils veulent, toi, ils te laisseront tranquille.

— Comment ils le savent, que tu as dansé la valse ?

— Ils le savent. Ils savent tout. »

Ensuite, elle m'a raconté.

Je l'ai déshabillée et j'ai savonné son corps, il sentait mauvais. Elle s'était vomi dessus et du liquide était entré sous ses vêtements et dans ses cheveux. De petits bouts de nourriture en fin de digestion, aussi. Ses seins étaient lisses sous le savon. La toison peu fournie. Ses cuisses solides et fermes, son cul généreux. Laver quelqu'un qui s'est vomi dessus n'est pas un acte érotique. Trois fois sous la douche elle a murmuré «Putain de Marconi», mais moi, je n'ai pas entendu.

J'ai pas entendu, j'ai pas entendu, j'ai pas entendu.

Je dis : Je n'ai pas entendu prononcer ce nom, j'ai mis ça sur le compte de l'alcool. J'ai eu un mal fou à la pencher au-dessus du lavabo pour laver l'énorme masse de ses cheveux, il n'y avait pas de baignoire dans sa salle de bain. Je venais de terminer quand elle a vomi dans le lavabo, je n'ai pas eu le temps de relever ses cheveux, les pointes ont trempé dans la soupe orangeâtre accumulée au fond de la vasque et j'ai dû recommencer. Ce n'était pas difficile pour moi, ni répugnant, c'était du temps à passer.

À ce moment-là tu ne penses pas aux malheurs du monde, aux famines et aux guerres, aux gens qui se noient pour un peu d'espérance, tu penses à ta petite personne qui va se réduire en bouillie dans... voyons... cinq secondes maintenant, sur le béton de ce putain d'immeuble dans lequel tu es venu contraint et forcé, au niveau du parking des employés, c'est dans le parking des employés de ce putain d'immeuble que la cabine de l'ascenseur va exploser avec toi à l'intérieur. C'est à cela que tu penses, avec, il faut le dire, une sorte de constance obsessionnelle. Tu as beau te dire que ton absence

ne changera pas grand-chose à la marche du monde, la perspective de ta chair en bouillie n'est pas des plus réjouissantes, un cerveau n'est pas fait pour sortir de la boîte crânienne et quand il sort, il ne sert plus à grand-chose. Cette perspective-là, va savoir pourquoi, te contrarie fortement, allez, plus que trois secondes et on n'en parle plus.

Je n'étais pas obligé, nous sommes d'accord, personne ne m'obligeait à faire ça, attraper le bras inerte de la fille, passer ma tête sous son aisselle, et la sortir du bar, personne, c'est un truc à t'attirer des emmerdements infinis. Seulement elle était là, avachie et moche, repoussante, à moitié tombée de la banquette, jambes ouvertes, un sein sorti du chemisier, elle était là à ronfler d'alcool, le menton sur la poitrine, témoignage vivant de ce qu'il ne faut pas faire si on veut conserver un brin d'estime de soi. Voilà ce que je me suis dit, demain cette fille aura perdu toute estime pour elle-même, elle aura honte de ce qu'elle a fait, je vais la ramener.

Il ne m'est pas venu à l'esprit, à cet instant, qu'elle était à la merci du premier salaud venu. C'était, on peut le dire comme ça, c'était une bouffée d'empathie, je me voyais à sa place, réduit à une chose, et la chose ne me plaisait pas.

En réalité la honte lui est inconnue.

Qu'elle n'était pas moche, je ne l'ai vu qu'après.

Mais pour les emmerdements j'avais raison.

Parce que moi, les femmes, je crois l'avoir déjà dit, je les prends comme elles sont. Peu sont vraiment laides et je n'en trouve aucune qui déclenche chez moi un sentiment amoureux. Alors, celle-là ou une autre... Quand je suis sorti du bar avec elle sur le dos, des types ont essayé de l'embarquer. Vous

la voulez ? Je vous la laisse, prenez-la, je m'en fous, allez la laver, allez la faire découvrir. Ils n'ont pas insisté. Je l'ai traînée à l'abri des regards, dans l'angle mort d'une caméra, je l'ai appuyée contre un mur, je l'ai fouillée. Sa carte était dans la poche arrière de son pantalon. 48, rue Blanche, 4<sup>e</sup> gauche. Pas si loin. En prenant la carte, j'ai senti sa chair chaude à travers l'étoffe. Je n'aurais pas voulu sentir son corps, mais je l'ai senti, et le désir d'elle m'est venu, brutal.

Depuis, je suis devenu ce qu'on pourrait appeler ami avec Jack. On se voit de temps en temps. Je l'ai emmené dans le bar où j'avais rencontré la fille. J'ai bien vu qu'il observait les gens avec attention. C'est son travail. Il me demande si je me suis remis. Je réponds à peu près, pour la forme, mais je n'ai pas été affecté, je ne crois pas. Moi, je ne lui demande rien.

Pas évident de trimbaler un poids mort. Je ne suis pas tellement costaud, ce genre de truc, c'est une épreuve pour moi. Je l'ai plaquée contre mon dos, j'ai passé ses bras sur mes épaules, et je l'ai portée comme ça, ses chaussures raclant la chaussée. Je sentais l'odeur aigre de son souffle contre ma joue, elle dormait du sommeil des ivrognes. J'ai failli me démettre l'épaule en montant les escaliers. Les voisins ne se sont pas montrés, mais je les sentais à l'affût derrière les portes, à flairer l'anormal, l'extraordinaire, à guetter le fait divers. J'ai mis un coup de pied dans la porte du troisième, en passant, comme sans le faire exprès, j'ai entendu des pas précipités s'éloigner.

C'est quand tu aurais besoin d'un ascenseur qu'il n'y en a pas.

Roxane, donc. Roxane Charnet, dit sa carte, mais une carte ne veut rien dire. Arrêtée pour avoir dansé la valse. Ce que je fais est idiot, je ne peux rien pour elle et elle n'a pas besoin de moi, mais je me sens une responsabilité. Je vais la voir à la prison, encore. Elle ne sourit pas en me voyant, son visage n'exprime aucune émotion, tant mieux, manquerait plus que ça, je l'aime bien pour ça, nous nous ressemblons, nous n'attendons rien des autres. Elle ne parle pas non plus. Je lui demande si elle est bien traitée, elle ne répond pas. Je vois bien qu'elle n'est pas bien traitée, son visage porte les stigmates de sa condition carcérale, des hématomes, des brûlures ; ses cheveux sont filasse, ils ont perdu leur brillance, et ses yeux surtout, ses yeux sont vides, ils ont renoncé au combat.

J'exagère avec ma prétendue distance, pas la peine non plus de se mentir, elle a un truc unique. Les dents peut-être.

J'ai dû la fouiller encore pour trouver la clé de son appart. Encore la chaleur de sa peau à travers l'étoffe plus fine de la poche avant. Et même la sensation des poils de sa toison sous mes doigts. Je m'y suis attardé quelques secondes, l'air de rien, alors que j'avais déjà repéré la clé. À cet instant j'aurais donné ce que j'ai de plus précieux, pas grand-chose mais tout de même les restes d'une vie, mes livres les mieux cachés, mes lunettes, mon appareil photo, mon cahier Claire-fontaine vierge acheté douze ans plus tôt, mon ordinateur, tout, j'aurais tout donné pour plonger entre ses cuisses sentir son odeur de femme.

Ne mens pas. Dis-leur ce qui s'est exactement passé. Regarde-les dans les yeux. Ne fuis pas leurs regards. Ne